

Cholet-Basket a perdu beaucoup, samedi. Bien plus qu'un match. L'équipe des Mauges pourrait bien avoir laissé dans la défaite une partie de cette âme qui la rendit si irrésistible ces deux dernières saisons. Les dirigeants choletais avaient ainsi choisi la continuité l'été dernier, en réussissant le tour de force de reconduire la plupart des Américains champions de France 2010, à l'exception très notable (surtout depuis samedi) d'un certain John Linehan. Le scénario pourrait être bien différent dans les prochaines semaines.

Comme l'expliquait Thierry Chevrier, le directeur général choletais, dans nos colonnes vendredi matin, seuls Fabien Causeur, Romain Duport, Mérédis Houmoucou et Rudy Gobert sont en contrat avec CB pour la saison prochaine. La carotte de l'Euroligue gobée par Nancy, le club des Mauges n'aura plus les mêmes arguments que la saison dernière pour conserver ses joueurs, étrangers en particulier.

« Je ne sais pas encore de quoi mon avenir sera fait, » répète Samy Mejia depuis plusieurs semaines. Erman Kunter, lui, semble assuré d'une chose concernant son capitaine : il ne sera plus Choletais la saison prochaine. « Déjà, je ne pense pas que Samy Mejia reste, » glisse l'entraîneur franco-turc. Le technicien est même convaincu du départ de son atout majeur dans les tous prochains jours. Elu meilleur joueur étranger de la saison, le Dominicain a aussi brillé sous les feux de l'Euroligue. Sa capacité à taire le jeu, pour lui ou ses coéquipiers, à se créer des solutions de shoot, n'ont pas échappé aux cadors du Vieux Continent. Le CSKA Moscou et le Maccabi Tel-Aviv, qui ont pour lui les yeux de Chimène, mettraient sur la table le triple de ce qu'aurait pu avancé CB avec un budget taillé pour l'Euroligue.

Voilà d'ailleurs une autre conséquence du revers ramené de Bercy : CB n'aura pas les mêmes moyens que s'il avait assuré sa présence au tour principal de la Ligue majeure.

Le budget touché également

Le club des Mauges espérait aligner un budget à hauteur de 6 millions d'euros la saison prochaine, en cas de participation à l'Euroligue. Las ! Sans présence assurée parmi l'élite européenne, celui-ci devrait se voir amputé de quasiment un million d'euros, essentiellement constitué des droits télé afférents à l'Euroligue (le seul apport des diffusions hertziennes représenterait aux alentours de 700 000 euros).

Alors, évidemment, Cholet-Basket peut encore s'inviter à la table des grands d'Europe. La seule solution passe pour lui par un véritable exploit lors du tour préliminaire où il devra empocher un des deux tickets promis aux 16 équipes engagées, et enrégées à n'en pas douter. Rendez-vous est fixé sur un plateau (un nouveauté : auparavant, tout se jouait sur match aller-retour), qui devrait être réuni courant octobre.

Dans l'hypothèse où CB sortirait par le haut de cette épreuve (faute de quoi il sera reversé en Eurocoupe), il ne pourra compter pour autant sur les mêmes apports financiers, les droits télévisé devant du coup être partagés avec Nancy, déjà en lice en Euroligue.

« C'est évident que la non-qualification directe pour l'Euroligue change les données pour la constitution de l'équipe de l'année prochaine, concède Thierry Chevrier. En passant par le tour préliminaire, on ne peut rien anticiper, c'est trop aléatoire. On va repartir avec un nouveau projet sportif, avec un budget à la baisse. De combien? Peut-être un million d'euros. Il est encore tôt pour le dire mais si on est aux alentours de 4,8 millions, ce ne sera pas mal. Cette année, on n'était pas loin de 6 millions. C'est sûr, on va perdre certains joueurs, je ne vois pas comment ça pourrait être autrement. A moins qu'ils n'acceptent une baisse de salaire! » Une éventualité peu envisageable.

Christophe MAZOYER.



Patrick Chiron (à gauche), le président choletais, va sans doute devoir repenser l'ossature du groupe, avec Erman Kunter et Jim Bilba.

Ouest France – Lundi 13 juin 2011



Cette formule pas magique du tout...

Polémique. Le choix de boucler les playoffs sur une finale sèche fait polémique chaque année. Cette saison un peu plus que d'habitude tant le scénario souligne les limites de cette formule, pas magique du tout.



Bien qu'ils aient remporté les deux dernières saisons régulières, et dominé les playoffs de la tête et des épaules, Erman Kunter et les Choletais (ici, Romain Duport) ne sont pas certains de représenter la France l'année prochaine en Euroleague : voilà les limites du système français des playoffs, dont la finale se joue sur une manche sèche.

Ouest France – Lundi 13 juin 2011



40 minutes. Pas une de plus. Cholet, comme Nancy, ont joué samedi la totalité de leur saison sur un seul match. C'est la tradition en France. « **Et on connaît parfaitement la règle quand on débute la saison,** » reconnaît Erman Kunter. Sans doute, la formule favorise-t-elle l'intensité dramatique du rendez-vous. C'est bien son seul avantage.

Elle a surtout le gros inconvénient, pour le perdant, de fouler du pied, en un clin d'œil, le travail de toute une année. Cette saison, Cholet, vainqueur des deux dernières phases régulières (sans doute le résultat le plus tangible, car obtenu sur la durée), vaincu en playoffs, et fort d'un noyau de joueurs au club depuis plusieurs saisons, est ainsi resté à quai. L'équipe unanimement reconnue comme la plus performante ces deux dernières saisons dans l'Hexagone, ne représentera pas forcément la France en EuroLigue.

Car la conséquence incidieuse de cette volonté de favoriser l'instant présent plutôt que le travail sur la durée (pourquoi pas une finale en cinq manches qui, financièrement, serait également favorable aux clubs ?) revient à expédier presque chaque année un nouveau représentant parmi le gratin du Vieux Continent. Et régulièrement, le messager français éprouve les pires difficultés à exister : il a dû composer son groupe en un été, souvent avec les joueurs restant sur le marché et non happés par les locomotives continentales. Bref, cette prime à l'instantanéité pose un souci à moyen terme, le représentant français n'ayant bien souvent pas les moyens de ses ambitions sur l'échiquier européen. Les résultats le prouvent, la rareté des apparitions françaises en top 16 également.

Erman Kunter, qui n'est pas du genre à mâcher ses mots, n'a pas manqué l'occasion de marquer sa désapprobation. « **On reprend l'entraînement le 15 août, et tout le travail de l'année se joue sur un seul match, mi-juin ?**

Nulle part ailleurs on voit ça ! C'est un constat, pas une excuse parce qu'on a perdu. »

Le calendrier aussi

Le calendrier des playoffs est lui aussi régulièrement remis en cause. Si les quarts et demi-finales se déroulent bien par série de trois matchs, leur étalement est paradoxalement défavorable aux formations les plus performantes. Le scénario de cette année est très évocateur, qui a laissé Cholet, trop efficace (il a gagné les quarts et les demi en deux manches sèches) 11 jours à l'arrêt, pendant que ses adversaires potentiels, l'Asvel et Nancy restaient dans le rythme de la compétition, contraints à disputer un match d'appui.

« **Je comprends Erman,** appuie Jean-Luc Monschau, coach pourtant victorieux samedi soir. **Si j'avais été dans son cas de figure, je ne dis pas que je n'aurais pas eu la même réaction. Nous, on a joué deux belles durant ces playoffs, elles nous ont aidé à construire notre jeu, face à deux adversaires très différents.** » À Cholet, le son de cloche va dans le même sens : « **C'est très difficile de se préparer sur une si longue période pour un seul match. D'ailleurs, on a manqué un peu de rythme sur la finale,** » constate Erman Kunter.

Bref, entre la brutalité d'une finale sèche et le calendrier des quarts et demi-finales à resserrer, l'actuel système des playoffs n'a pas fini de faire parler.

Ch. M.

Ils reviennent sur la finale

DeMarcus Nelson : « C'était dur d'être dans le rythme. La difficulté a été de ne pas jouer pendant plus de dix jours. Le staff a fait du bon boulot pour qu'on s'entraîne dur. Mais un match est un match. C'est un autre rythme. Les tirs qu'on a raté ce soir, on les met d'habitude... »

Vule Avdalovic : « Il y a eu un long break entre les demi-finales et la finale. Je crois qu'ils étaient plus dans le rythme que nous. D'habitude nous ne tirons pas comme ça. Eux, d'habitude, ne tirent pas aussi bien. Ils semblaient plus frais alors nous avons l'air lourd sur le parquet. »

Jim Bilba (assistant-entraîneur de Cholet) : « On est resté onze jours sans rien faire. Ça a sûrement joué. Ça compte même si ça n'explique pas tout. On a essayé de faire tout ce qui était possible pour rester dans le rythme. Ils ont été meilleurs. Malgré tout, on arrive à mourir à deux points. »

Crawford Palmer (ex-Le Mans) : « Ce fut vraiment une sacrée belle bagarre. Cholet m'a paru beaucoup plus collectif, mais il faut vraiment souligner le cran de

Linehan. Ce que ce joueur fait est tout simplement énorme. Bien sûr, il y a son dernier panier qui n'est pas évident du tout à mettre en plus, mais il a aussi coulé le champion de France, rien qu'avec sa défense, il a contraint Cholet-Basket à modifier sa façon de jouer. C'est très fort. »

Ruddy Nelhomme (entraîneur de Poitiers, ex-entraîneur de Cholet) :

« Vraiment, cette finale fut un excellent cru. On entend souvent parler du piètre niveau du basket français. Là, je pense que ses détracteurs ont compris que l'on pouvait aussi évoluer sur un registre très, très élevé. En fait, tout s'est joué dans le troisième quart-temps, quand Nancy a commencé à prendre son envol. Après, Cholet s'est épuisé à lui courir après. »

Pascal Dorizon (directeur national de l'arbitrage) : « On a presque assisté à un hold-up choletais, mais l'équipe des Mauges, plombée par sa maladresse, n'a pas pu le réaliser. Il faut bien convenir que, globalement, le Sluc Nancy a eu le contrôle de la rencontre sur l'essentiel des quarante minutes. »



DeMarcus Nelson a eu beau essayer de faire valoir ses qualités athlétiques, rien n'y fit face à des Lorrains impeccables défensivement.

Philippe Herault

« C'était peut-être le dernier match de Mejia à CB »

Après la finale perdue par Cholet-basket à Bercy, le retour en car a paru long.
Et le réveil, hier, avait quelque chose d'une gueule de bois.



Les C'Bulls, le club des supporters, quelques minutes après le coup de sifflet final, samedi. Le retour à Cholet a paru plus long que l'an dernier...

Ouest France – Lundi 13 juin 2011



Retour des joueurs

Les joueurs de Cholet-basket étaient bien à la Meilleraie hier après-midi. Pas pour présenter le trophée de champion de France, comme l'an dernier : Nancy l'a confisqué au terme d'un match en forme de course-poursuite samedi soir. Mais, parti de Paris dans la matinée, l'autocar de l'équipe est arrivé à Cholet en début d'après-midi. Personne ne se sera attardé : « **Ils sont tous touchés** », assure Thierry Chevrier, directeur de CB.

Sale temps

La petite pluie fine qui a accompagné tout l'après-midi hier à Cholet correspondait assez bien à l'état d'esprit du club : morose. Pas grand monde dans les rues, et encore moins d'écharpes rouges et blanches aux abords de la Meilleraie, totalement désertés.

Long voyage

Près de 70 cars avaient fait le voyage jusqu'à Paris pour convoier les supporters de CB. Le trajet aller a paru plus court à tous. « **C'est sûr que le retour était un peu compliqué. Il y avait un silence de cathédrale. On est forcément abattus après un match comme ça** », commente Sébastien.

Long voyage (bis)

Certains supporters ont eu droit à un rab de voyage. C'est toujours Sébastien qui raconte. « **Notre car est parti dans la mauvaise direction. Ce qui fait qu'on a fait un tour complet du périphérique. On est même passés devant le Stade de France** », situé au nord de Paris ! Arrivé à Cholet à 3 h 30 hier matin, « **on était dans les derniers, c'est sûr ! Il y en avait une bonne partie**

qui dormait ». Pas facile non plus pour d'autres supporters qui venaient de loin : Nicolas Bousseau, qui vient de Sainte-Maxime dans le Var (*Ouest-France* de samedi), est arrivé à bon port à 6 h 45, dans un train sans couchettes...

Petit écran

Malchanceux, Bruno Bodin. Le speaker de la Meilleraie travaillait samedi. Il a regardé le match sur... son téléphone portable ! « **L'image était vraiment bonne, c'est le résultat qui est frustrant !** »

Rendez-vous

« **On se voyait déjà à la Meilleraie ce soir [NDLR : hier soir] pour fêter ça** », regrette Bruno. « **On aurait bien aimé voir les joueurs, pour les remercier de la saison** », ajoute Sébastien. Le rendez-vous de 18 h 30, en cas de victoire, n'avait plus de raison d'être. Pas plus qu'une réception à l'hôtel de ville, dont le bruit a couru. Le prochain rendez-vous, c'est maintenant le début de la saison prochaine. Avec quelle équipe ? Des joueurs majeurs vont certainement partir. « **J'ai réalisé ce matin qu'on avait sans doute vu Mejia jouer pour la dernière fois sous le maillot de CB**, raconte Bruno. **Lui et Robinson, ce sont des vrais gentils. On regrettera s'ils partent.** »

Emeric EVAIN.

« Une belle saison mais aussi des regrets »

Trois questions à...



Thierry Chevrier,
directeur de Cholet-basket.

Au lendemain de la défaite en finale, quel sentiment domine ?

Ce sont les regrets. On est passés au travers de la rencontre malgré cet écart de seulement deux points. Ça s'est joué sur l'adresse. On a manqué de sérénité à chaque fois qu'on est passé devant, au moment d'enfoncer le clou. C'est dommage, car on a été bons dans d'autres secteurs : rebond, lancer franc... Des regrets aussi, parce qu'on avait un public extraordinaire. Un grand merci à la collectivité, à la communauté d'agglomération du Choletais, qui a

rendu ça possible [NDLR : en prenant en charge une partie du coût du déplacement].

Quel regard posez-vous sur la saison ?

C'est la fin d'une saison très belle, malgré tout. Mais qui nous laissent des regrets. On rate la qualification en Euroleague sur un panier de Rytas contre Barcelone. On perd en coupe de France sur le buzzer. Et sur la dernière possession lors de la semaine des As et en finale du championnat. Ça s'est souvent joué à rien. Mais ça veut dire qu'on était présents partout.

Malgré la défaite, certains supporters auraient aimé se retrouver à la Meilleraie ce dimanche (hier)...

Les joueurs ont beaucoup donné en relations publiques toute la saison. Là, ils sont vraiment touchés. Si c'est pour emmener une équipe qui a la gueule de bois... Je ne me voyais pas leur infliger ça. Ils sont suffisamment déçus pour ne pas en rajouter une couche.

Recueilli par
E.E.

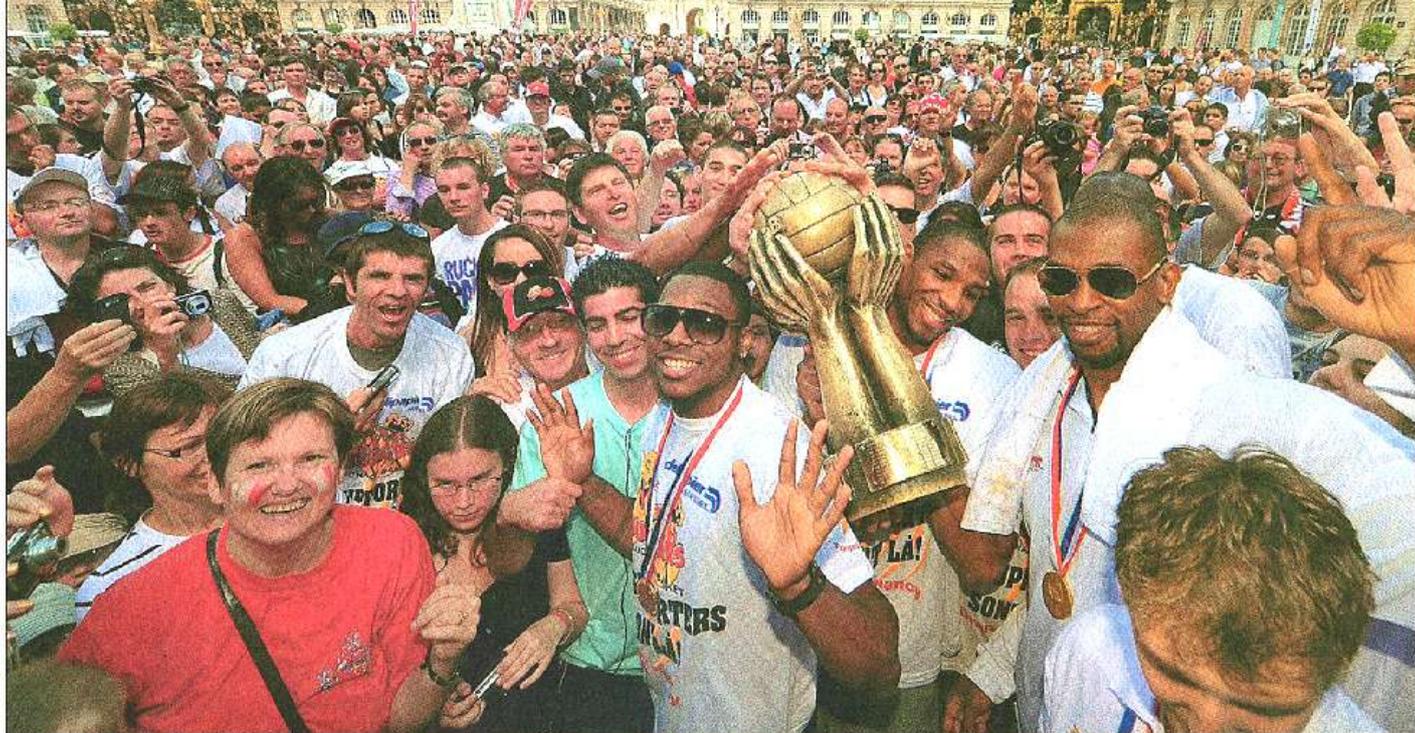
Retrouvez nos vidéos
sur www.ouest-france.fr/cholet

Quelle équipe pour CB la saison prochaine ?

Lire dans le cahier sports

Ouest France – Lundi 13 juin 2011

Nancy en mode célébration



NANCY, PLACE STANISLAS, HIER. – Les joueurs nancéiens – avec ici de gauche à droite Saidou Njoya, Tremell Darden et Akin Akingbala – ont présenté le trophée de champion de France au public lorrain dans un lieu symbolique de la ville. (Photo Mao/L'Équipe)

L'Équipe – Lundi 13 juin 2011



Les champions lorrains ont partagé leur journée de célébration entre les supporters, la mairie et quelques légendes du football français.

NANCY –
de notre envoyé spécial

LE GRAAL EST POSÉ LÀ, sans surveillance, au beau milieu d'une petite estrade de bois, à la portée de tous. Trois ans après, le trophée de champion de France a retrouvé le chemin de la place Stanislas. Une file s'est formée. Chacun veut toucher l'objet, immortaliser l'instant d'une photo, et essayer de soulever ces 38 kg de bronze – « *Si John Linehan l'a fait, pourquoi pas moi ?* » – si chèrement conquis à Bercy, samedi, en disposant de Cholet (76-74) en finale du Championnat.

Quelques minutes plus tôt, le maire André Rossinot et le coach Jean-Luc Monschau, sur le podium improvisé, ont prononcé un discours aux quelque deux mille personnes qui ont gravité vers la « plus belle place du monde ». Un apéro géant était organisé.

Les héros débarquent, perchés sur le toit d'un bus « londonien ». Les tout frais champions n'ont pas l'air très frais. La majorité arbore des lunettes de soleil. « *Pas pour se protéger de la lumière !* », se marre Stephen Brun, l'intérieur du SLUC, exténué par les dernières 24 heures. Plutôt pour

masquer les stigmates d'une nuit blanche et agitée dans plusieurs clubs de la capitale. « *En plus, on n'a même pas dormi dans le train. On a joué à s'empêcher de s'endormir les uns les autres* », conte celui qui, depuis le bus, comme derrière la ligne à trois points, passa son temps à canarder, troquant la balle orange pour un appareil photo. « *Des moments comme ça, tu n'en vis pas souvent dans ta carrière. Je veux garder le plus possible de souvenirs pour pouvoir les partager plus tard, avec mes enfants.* »

Sur la pelouse de Marcel-Picot avec Zidane et Yannick Noah !

Médaille d'or autour du cou, les champions de France reçoivent en sus la médaille de la ville. La fatigue ne facilite pas la (longue) séance d'autographes qui suit. « *Il faut bien rendre aux supporters tout ce qu'ils nous ont donné* », note le héros de la finale, John Linehan. Maillots, posters, ballons, tout y passe. Les paupières des joueurs sont lourdes, les yeux des supporters exorbités. Après avoir obtenu le monogramme de JLM (Jean-Luc Monschau), l'une d'entre elles se met littéralement à trépigner et à sauter à pieds joints en gloussant.

Les joueurs du SLUC pénètrent ensuite dans l'hôtel de ville, pour un ravitaillement indispensable. Avant d'avoir enfin quartier libre ? Pas exactement. Depuis samedi soir, une idée avait germé dans les esprits chagrins des Nancéiens, après avoir appris que Canal +, le diffuseur de la finale, avait rendu l'antenne avant la remise des trophées. Conciliabules, coups de fil. On ne voulait pas montrer leur trophée sur petit écran ? Les Nancéiens iraient chercher les caméras où elles se trouvent. Hier, celles de Canal + Sport étaient au stade Marcel-Picot, pour le jubilé de l'ancien joueur Olivier Rouyer, avec comme invités Michel Platini, Zinédine Zidane, Laurent Blanc, Christophe Dugarry, Jean-Pierre Papin et Yannick Noah.

Et voilà les champions de basket invités à effectuer un tour d'honneur avant le coup d'envoi de ce match de « légendes ». Cette fois, huit à dix mille personnes réchauffent les cœurs fatigués des guerriers lorrains. Christian Fra, le président, et Jean-Luc Monschau disent un mot au micro. Tremmell Darden présente le trophée. John Linehan lève les deux pouces vers le ciel, tandis qu'Akin Akingbala se livre à une démonstration de jongles et de dribbles. « *Les gens du football, c'est aussi mon univers, souligne Jean-Luc Monschau. J'ai suivi leur parcours comme eux le nôtre et je suis ému d'être à leurs côtés.* »

Surtout si cela peut attirer la lumière sur son club. La présence à Marcel-Picot était l'occasion de rappeler que le stade, qui devra être couvert en vue de l'Euro 2016, deviendrait compatible avec l'accueil de rencontres de basket de gala. « *Pourquoi pas ?* », glisse Christian Fra, le président.

Les joueurs quittent la pelouse. Tous sauf un : Stephen Brun. Victime d'un énorme coup de barre, il n'était en fait jamais arrivé.

YANN OHNONA

Y a toujours match !

La controverse sur la formule des play-offs est plus vive que jamais. Mais le diffuseur télé tient au principe de la finale sèche.

LE DÉBAT N'EST TOUJOURS PAS tranché et n'est pas près de l'être. Le titre de champion de France doit-il être décerné au bout d'une finale sèche, sur quarante minutes ? Avec la part de loterie qu'elle comporte inévitablement. La controverse, permanente depuis l'instauration de cette formule en 2005, a été ravivée avant et après le match par les entraîneurs finalistes, Jean-Luc Monschau (Nancy) et Erman Künter (Cholet), qui à l'instar de leurs collègues techniciens penchent pour une série finale en cinq ou en trois manches sur le terrain des qualifiés. Comme ce fut le cas de 1987 à 2004 et comme c'est le cas dans la majorité des Championnats européens, hors Israël et la Grande-Bretagne.

« Il faut arrêter ce système bâtard, C'est absurde, pas du tout dans l'esprit des play-offs. Cela prive le mieux classé de l'avantage du terrain et les supporters du plaisir de jouer une finale à la maison », tonne le Nancéien.

Pour être tout à fait juste, décerner un titre majeur sur un match à l'issue d'une saison entière en formule Championnat n'est pas l'apanage de la Pro A. L'Euroleague, les compétitions européennes de clubs tous sports confondus et le rugby fonctionnent de cette manière depuis très longtemps. Mais en Pro A l'enjeu se double de l'attribution au vainqueur d'un ticket pour le tour principal d'Euroleague.

À la Ligue nationale (LNB), les avis sont partagés. La formule sera reconduite l'an prochain, avec l'instauration de demi-finales en cinq manches, mais l'avenir à court terme reste flou. D'autant qu'une nouvelle équipe dirigeante sera élue à la fin du mois. « La Ligue est en pleine réflexion. C'est un vrai débat difficile. Comme entraîneur, je m'étais éclaté à coacher sur une série. Mais à Bercy, le succès populaire est là, c'est événementiel aussi, même si dans les rédactions natio-

nales, on en a parlé autant que du jubilé Bernard Lama, ce qui n'est pas normal. Il y a une forme d'ostracisme, de mépris pour la Pro A. La France ne comprend rien au basket », tranche Jacques Monclar, hier entraîneur sacré avec Antibes lors d'une série finale en 1995 (3-1 contre Pau-Orthez), aujourd'hui membre du comité directeur de la LNB et consultant du diffuseur Canal +.

Un billet d'Euroleague seulement

À l'époque de la mise en place de la formule actuelle en 2005, il s'agissait de proposer aux télévisions et médias un événement unique et plus facile à vendre qu'une série aléatoire dans sa durée. Mais la télé publique n'a pas accroché. Depuis quatre ans, la finale est diffusée sur Canal + Premium. « Notre position reste clairement la finale sur un match. Sinon, on ne sortira jamais du microcosme, et puis une série est très compliquée à programmer. Le jour où tous les clubs de Pro A auront de belles salles télégéniques, on pourra peut-être en reparler », remarque David Cozette, rédacteur en chef des sports collectifs au groupe Canal +. Au-delà de la pertinence ou non de désigner un champion sur quarante minutes, la polémique a resurgi ces derniers mois pour une autre raison, plus économique. En raison de ses résultats médiocres dans l'épreuve, la France ne dispose que d'une seule place au tour principal de l'Euroleague. Elle est attribuée sur quarante minutes au champion. Ce qui dramatise l'enjeu d'une finale sèche. « Il faut revaloriser la saison régulière », appuie Jean-Luc Monschau. Et vite retrouver un deuxième billet d'Euroleague. Sinon, la polémique n'a pas fini d'être alimentée.

ARNAUD LECOMTE

L'Équipe – Lundi 13 juin 2011

Cholet et l'ASVEL candidats ?

APRÈS LE TITRE DE CHAMPION DE FRANCE obtenu par Nancy samedi qui lui permet d'accéder au tour principal de l'Euroleague, les trois clubs français qualifiés pour le tour préliminaire sont connus. Il s'agit de Cholet (finaliste), Gravelines (meilleur demi-finaliste, 4^e de la saison régulière) et l'ASVEL, qui dispose pour la troisième et dernière saison d'une invitation.

La formule de ces qualifications va changer. Seize clubs dispersés sur deux sites se disputeront deux places pour le tour principal lors du week-end, des 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre, selon une formule de tournoi plus abordable pour les Français avec quarts, demies et finale.

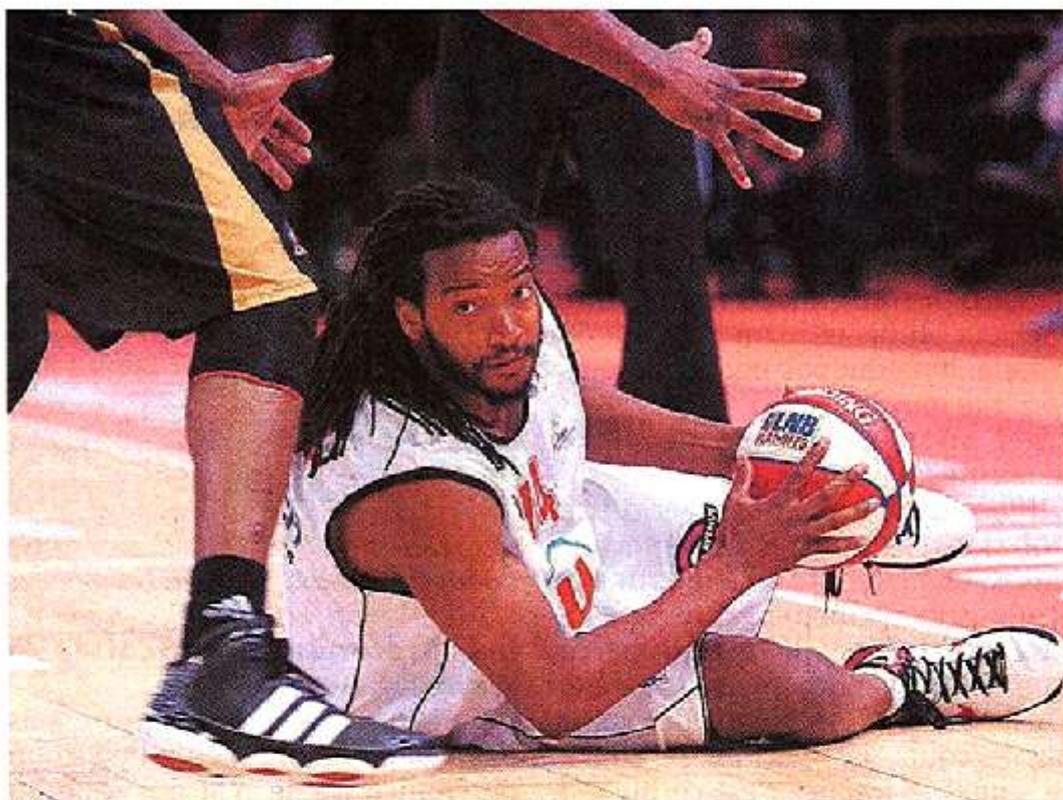
Les deux organisateurs seront choisis parmi les clubs engagés, qui sont invités à se porter candidats.

L'ASVEL présente un bon profil (aéroport, capacité hôtelière, salle à taille acceptable) pour l'organisation d'un des deux tournois et y réfléchit sérieusement. « Il ne serait pas logique qu'un club invité soit choisi pour organiser », oppose néanmoins Thierry Chevrier, le directeur sportif de Cholet qui y songe lui aussi. « Il faut voir le cahier des charges mais il risque d'y avoir d'autres candidats avec davantage d'atouts que nous comme Berlin s'il perd la finale allemande ou Charleroi pour ne citer qu'eux. »

Gravelines ne se portera pas candidat, a priori. Le plateau des seize équipes sera connu à la fin des Championnats nationaux ces prochains jours. Le tirage au sort du tour principal avec Nancy ainsi que les modalités du tour préliminaire seront définis le 7 juillet à Barcelone. — Ar. L.

L'Équipe – Lundi 13 juin 2011

Et si Randal Falker était parti pour rester à Cholet ?



Bercy, samedi. L'Américain Randal Falker est au sol mais pourrait rebondir la saison prochaine à... Cholet. Photo CO - Laurent COMBET.

Clé de voûte du système défensif de Cholet Basket, le pivot américain Randal Falker a quitté Bercy, samedi, en donnant rendez-vous aux supporters pour... l'année prochaine.

Torse nu, il a été le premier à quitter le terrain de Bercy. Rapidement, il a ensuite fendu, au sprint, la foule des journalistes pour quitter, le premier, le Palais Omnisports de Paris-Bercy. Randal Falker n'avait pas le cœur à s'étendre après la finale de Pro A perdue face à Nancy. Le pivot aspirait juste à retrouver sa femme, présente pour l'occasion, et... à remercier le merveilleux public choletais. Ce qu'il fut le premier à faire. Pendant que les Lorrains festoyaient encore dans la salle, l'homme aux dread-locks est en effet allé à la rencontre des supporters choletais sur le parvis de Bercy. A l'aide d'un porte-voix, il s'est excusé de sa

« contre-performance » avant de jeter sa médaille de finaliste dans la foule. Entre temps, Falker a aussi bien fait comprendre qu'il « devait quelque chose à Cholet » et a donné rendez-vous à tout le monde « en finale de Pro A la saison prochaine ».

Ce geste fort donne en tout état de cause une indication précieuse à l'heure où les négociations entre les dirigeants choletais et les joueurs débutent : Randal Falker se verrait bien passer une quatrième saison dans les Mauges. Et si Falker accepte la proposition que CB ne va pas manquer de lui faire dans les jours qui viennent, tout laisse à penser qu'Antywane Robinson, son ami dans la vie, en fera de même. Si tel est le cas, l'entraîneur Erman Kunter aura fait un premier pas vers l'objectif qu'il s'est fixé pour l'intersaison à venir : conserver une ossature forte avec « 60 à 70 % de l'effectif actuel ».

T. B.

On en parle

Le « vice-champion » CB sur l'hôtel de ville

Pas de festivités hier à Cholet après la défaite de Cholet Basket, mais une nouvelle banderole accrochée au fronton de l'hôtel de ville. L'ancienne banderole célébrant les « Champions de France » a été décrochée au profit d'une seconde au profit cette fois des « Vice-champions 2011 ». La phrase « Que de beaux moments ! » accompagne une photo évoquant la saison qui s'achève.



Le Courrier de l'Ouest – Mercredi 15 juin 2011



Pour reprendre l'immense banderolle de 100 m² posée dès dimanche matin à 8 h 30 par une équipe du Centre Technique Municipal sur le fronton de l'Hôtel de Ville (en haut à droite), Cholet Basket, vice champion de France 2011, a fait vivre de beaux moments au fidèle public de La Meilleraie au cours de toute la saison passée. Cette dernière photo de Samuel Mejia prise à l'issue de son dernier match à Cholet en est tout le symbole.

Synergences Hebdo – Vendredi 17 juin 2011



Le point de vue de...



Pas moins de 6 000 Choletais étaient à Bercy pour soutenir CB. Tous donnèrent de la voix...



Les supporters de Nancy suivis des supporters choletais parmi lesquels on reconnaît Gilles Bourdoux ainsi que Franck Delamare, directeur de l'entreprise Suez Environnement-Lyonnaise des Eaux basée à Cholet.



... et n'ont pas ménagé leur soutien.



Mouchoir géant...

Synergences hebdo était bien sûr à Bercy et a vécu, avec les 6 000 Choletais présents, cette rencontre entre Cholet Basket et Nancy. Que d'émotions partagées...

Deux jours après cette finale perdue de si peu, Gilles Bourdoux, maire de Cholet et président de la Communauté d'Agglomération du Choletais est venu à notre rédaction lundi après-midi nous remettre son point de vue que nous publions dans son intégralité.

HUMEUR SOUS LES PANIERS

Si je m'exprime aujourd'hui à l'issue de la saison de basket-ball, c'est en tant que président de la CAC qui propose chaque année à son Conseil de voter une subvention conséquente dont l'objet, outre d'apporter un spectacle au public constitué très particulièrement de contribuables de l'agglomération, est de promouvoir l'image du territoire.

Sans remonter à l'époque où le sport professionnel était compétence municipale mais en prenant pour point de départ le passage à une compétence intercommunale en 2001, ce sont près de 11 millions d'euros versés en subventions et prestations de services, sans oublier un million d'euros d'investissements divers pour la salle, notamment pour répondre aux exigences changeantes de la Ligue et de la Fédération qui ravissent les fabricants de matériel sportif. Et je passe sur quelques coûts indirects.

Quant à une future salle dite polyvalente dont on sait qu'elle sera prioritairement dédiée au basket, je serai sans doute modeste en avançant un budget de 30 millions d'euros.

Quand je constate l'engagement des dirigeants et du staff du club, quand j'observe l'esprit collectif et solidaire de l'équipe, quand je vois l'enthousiasme et la fierté des supporters transformant Bercy en véritable mer rouge, je me dis que l'argent public n'est pas gaspillé.

Cependant, ce sont les élus que nous sommes qui remettons en jeu notre responsabilité tous les six ans devant nos concitoyens. Cela donne des droits.

Cela fait aussi partager une certitude avec les sportifs : seule la victoire est belle. Dites à un homme politique battu à une élection qu'il a fait une bonne campagne électorale...

QUE DIRE ?

Le dimanche 13 juin 2010, Cholet Basket nous avait donné l'immense joie d'un titre de champion de France en ayant achevé la saison régulière en première place, situation qui s'était dessinée tardivement.

Au crépuscule de cette saison, que dire ? Le parcours est bien sûr plus satisfaisant. Une épopée très convaincante en Euroclique. Un championnat dominé de bout en bout. Deux tours de play-offs sans défaite. Une finale pas du meilleur niveau de l'équipe avec un adversaire à la réussite insolente. Et pourtant on échoue à seulement 2 points !

Mais Villeurbanne a gagné le Trophée des As, Chalons la Coupe de France et Nancy est champion de France. Parce que sur un match, une fébrilité de quelques minutes, une maladresse sur quelques tirs ne pardonnent pas.

Parce qu'au plan national des irresponsables qui n'avancent aucun euro et qui s'élisent entre eux dans un système de consanguinité malsaine croyant copier le système américain font jouer une saison à la roulette russe. Un match sec est un non-sens. Surtout quand il se déroule 11 jours après le deuxième match de demi-finale. Il eut été sans doute trop compliqué de programmer la belle éventuelle le mardi précédent le week-end de la finale, ce qui ne laisse qu'une semaine en cas de victoire en deux manches. Et que l'on ne me dise pas que c'est pour organiser le déplacement des supporters. Cela peut se faire en 48 heures. Le temps laissé aux clubs n'empêche pas une gestion désastreuse des instances nationales qui nous faisait découvrir des centaines de places vides samedi. D'ailleurs, si on balayait l'hypothèse de la finale à Bercy, la transhumance massive des supporters des quatre clubs (Pro A et Pro B) serait évitée.

UN CERCLE VICIEUX

Comment dans ces conditions espérer voir briller des clubs français au plan européen ? Depuis des années, ce n'est jamais le même club qui joue l'Euroclique. Ce type de compétition demande de l'expérience et des participations répétées. C'est un cercle vicieux. Les mauvais résultats français limitent le nombre de nos clubs en compétition. Le nombre limité de clubs en compétition entraîne les mauvais résultats...

Les play-offs sont naturels aux États-Unis dans la mesure où il y a deux championnats et qu'il faut que s'opposent à l'issue de la saison régulière les meilleurs des deux conférences pour désigner le champion.

Gardons les play-offs mais poussons la logique jusqu'au bout. Il faut jouer la finale en deux manches gagnantes, voire en trois. Bien sûr, la nomenclature du basket français ne pourra plus faire un de ces coûteux raputs annuels à Bercy.

On me dit que le match est télévisé et que c'est positif pour la médiatisation du basket. Je pouffe ! Le samedi d'un week-end de Pentecôte à 17 h 05 sur Canal Plus. J'ai écouté les flashes sur la première radio, RTL, toute la matinée de ce samedi : pas un mot sur la finale de basket. Ce sport a raté le tournant de 2000 à Sydney quand l'équipe de France emmenée par Jim Bilba fut vice-championne olympique derrière l'invincible Dream Team américaine. Depuis c'est le vide médiatique.

La finale du championnat de rugby (dont tous les tours de play-offs se jouent sur un match) est diffusée un samedi soir sur France 2. L'influence du rugby reste très géographique. Le rugby rassemble 360 000 licenciés. Le basket 460 000 ! Cherchez l'erreur.

MERCI !

Ne désespérons pas. «Ils» réfléchissent. «Ils» ont pondu une idée géniale pour 2011-2012. Les quarts de finale en deux manches gagnantes ; les demies en trois manches gagnantes et la finale... en une manche à Bercy ! J'ignorais que Guignol était basketteur... L'ineptie des dirigeants sportifs nationaux n'est certes pas propre au basket-ball. On sait depuis longtemps que le football détient la palme. Mais il faudra un jour que ces gens comprennent qu'ils vivent (souvent grassement) sur l'argent de l'État et des collectivités, donc des contribuables qui sont aussi licenciés, supporters, entreprises sponsors.

En tant qu'Élu, je crie ASSEZ.

En attendant MERCI aux bénévoles présents à chaque match à La Moillerie, MERCI au public fidèle, MERCI aux entreprises locales.

Et MERCI à Erman Kunter et son staff, à Samuel Mejia et ses coéquipiers.

Notre déception partagée et légitime ne doit pas nous faire oublier les merveilleux moments vécus tout au long de la saison.

Gilles Bourdoux